

# LES DIEUX AUSSI TRANSPIRENT

Sébastien CIERCO

ÉDITION À DÉTERMINER



*À Gorka Etchegaray, le vrai*



# OUVERTURE



Un four, un autre monde ; même sous cette canicule effarante pour un début de printemps, Bryant Park de nuit n'avait jamais paru si magnétique à Gorka.

L'électricité que renvoyaient les flaques laissées par un récent orage, les effluves de carburant portés par ceux de l'océan lointain, cette moiteur... Lui aussi, finalement, aurait pu faire sa vie au milieu du verre et des bétons sans fin – si seulement il avait eu dix ans de moins.

L'idée le fit sourire – une lady en rouge perchée sur ses talons attrapa ce plaisir à la volée, elle se retourna sur lui avec un regard gourmand. Ses sacs de courses estampillés CVS et Duane Reade faisaient d'elle une accro à ces pharmacies où l'on vend un vaccin entre deux paquets de céréales. « *Cette fille, c'est sûrement New York.* » Il baissa les yeux en réajustant la raie à la droite de son front en sueur : c'est toujours ainsi qu'il laissait les fantasmes s'évanouir.

Voilà un moment qu'il patientait, hésitant à commander un snack au *food-truck* de l'autre côté de la rue. Dans cette immobilité tourbillonnante, il se passait un milliard de choses qui lui auraient paru insignifiantes partout ailleurs, à lui, petit Basque de Guétary, face à ce Titan Manhattan – de la buée monta au verre de ses lunettes crasses.

Marlboro au bec, un énorme type moulé dans un tee-shirt dégueulasse *I LOVE L.A.* le tira de son rêve américain en

écrabouillant le bout de ses Converse usées. Le bonhomme s'excusa dans un épais nuage de fumée.

Jusque là, Gorka n'avait pas croisé beaucoup de fumeurs, ni beaucoup d'obèses, d'ailleurs. « *New York, c'est pas les États-Unis* ». Il considéra sa propre bedaine qui débordait un peu de sa ceinture râpée ; il rentra son ventre et s'adossa au feu de signalisation.

Il jeta à nouveau un œil sur la cime de verre biseauté du siège de la Bank of America : il allait enfin *le* revoir.

Une dizaine de livreurs à vélo faisaient le pied de grue en bas du gratte-ciel, des sacs de nourriture accrochés à leur guidon. De temps en temps, un *trader* descendait de son perchoir, passait de sachet en sachet pour récupérer sa commande et remontait aussi sec comme un moineau pressé d'embarquer sa miette.

Alors au milieu de tous parut enfin l'être cher – une tête de plus que son frère – costard-cravaté, ajusté, la taille fine, la coupe de cheveux impeccable mais la mèche blonde rendue rebelle par une journée passée à jouer frénétiquement au yoyo avec les stock-options.

Gorka s'illumina.

Puis un choc : émacié, le teint olive et les mâchoires vissées, Abelin avait beaucoup maigri. Dix ans de moins et pourtant, ce soir, on aurait dit que c'était lui l'aîné.

Gorka ne réussit pas à le prendre dans ses bras tant l'autre avait l'air d'un étranger. Ils s'embrassèrent sans effusion.

« Je n'ai pas encore déjeuné... » fit Abelin.

Impensable. Un an sans se voir et la réplique à l'affligeante banalité avait suffi à faire totalement avorter les habituelles effusions fraternelles.

— Tu sais qu'il est déjà vingt-deux heures ? demanda Gorka.

N'osant poser sa main sur l'épaule de son frère, il enfonça les poings dans ses poches.

— Tu as raison... je me rends compte que je n'ai pas diné non plus.

Quand ils traversèrent la Fifth Avenue pour récupérer un sandwich au kiosque du parc, Gorka s'arrêta pour scruter la démarche de son cadet, approximative, presque tremblante.

— Scotty descend dans une seconde, lâcha Abelin. Il finit avec le psychopathe qui lui sert de chef de service et il nous rejoint.

— Un problème, Abe ? Le boulot ?

Le BlackBerry d'Abelin sonna, il s'éloigna puis se laissa emporter par la conversation téléphonique, zigzaguant dans la pénombre du parc, les bras ballants, les bras en l'air, revint sur ses pas sans raison.

— Tu ne peux pas me faire ça ! Putain ! Pas le jour de mon anniversaire ! Pas encore, pas cette fois-ci ! Tu as annulé les billets ? *Fuck ! Putain... Fuck !*

Il fit voler en éclats son portable sur le bitume.

Gorka passa les sandwiches et les sodas à Scott qui venait de le rejoindre – réplique exacte d'un mannequin Ralph Lauren ou Tommy Hilfiger – et se précipita vers son frère.

— Qu'est-ce qu'il y a, Abe ? C'était Andréa ?

Un coup de vent sec leur fouetta le visage.

— Tu arrêtes tout de suite ! répondit Abelin. Andréa et moi, c'est une affaire qui roule ! Tout roule, d'ailleurs !

Il ramassait les pièces de son mobile éparpillées au milieu des passants et essayait d'en remboîter les morceaux.

Gorka s'accroupit à ses côtés. Abelin se plia en deux et ne put empêcher son estomac creux de se vider sur ses Berluti sur mesure. De la bile sur des pompes à cinq mille.

— On arrête les conneries avec toutes ces questions, lâcha-t-il pour éviter l'interrogatoire. Tout le monde dans la bagnole ! Je récupère mes affaires à l'appart et on file à Montauk.

— Et les filles ? demanda Scott.

— Elle-Ember et Andrea sont à Darien, expliqua Gorka, chez leurs parents, elles voulaient passer un peu de temps ensemble, avant les fiançailles. Elles nous rejoindront demain matin.

Abelin cracha pour se nettoyer la bouche : « Une soirée entre mecs, à Montauk, presque deux cents bornes... on n'y sera pas avant minuit, tu parles d'un trip. »

— Je nous ai réservé un petit lodge sur la plage, rassura Gorka, mais si tu préfères on peut rester ici ce soir et filer demain matin ?

Abelin finissait de ramasser les lettres du clavier de son téléphone, s'en remplissant les poches comme un gamin avec ses billes.

— Non, j'ai besoin d'aller à l'eau. Demain, très tôt, je voudrais prendre deux ou trois vagues. D'ailleurs, il faudra que je trouve une planche directement sur place. Un an que j'ai pas surfé. C'est la merde, putain... c'est vraiment la merde.

Ils se dirigèrent vers la voiture garée à quelques mètres de là. Scott négocia avec le flic en train de les aligner puis il déposa son sac de voyage dans le coffre.

Lorsqu'ils embarquèrent dans l'habitacle de cuir blanc, le triple vitrage latéral et une clim d'enfer mirent fin au brouhaha extérieur et à l'étouffoir de la rue.

— Tu me rappelles l'adresse ? demanda Gorka, le doigt sur l'écran du GPS.

— 211 Madison, on irait aussi vite à pied.

Ils se retrouvèrent vite pris dans l'étau d'un embouteillage sans fin, au point d'être bercés par les klaxons étouffés, les *U-turns*, les lumières et l'électricité.

Comme un petit garçon qui aurait trop pleuré, Abelin finit par s'endormir, hot-dog à la main, frites froides, plus aucun gaz dans le soda.

De l'autre côté du pare-brise, des théâtres se vident, d'autres spectacles s'appêtent à commencer...

Dans la Corvette, la radio laissait chuintier le rappeur Jay-Z, son *Empire State of Mind* et son barda de rimes sur la grande pomme qui ne dort jamais. L'animateur lui fit fermer son clapet en annonçant l'arrivée d'un ouragan sur la côte est.

Appuyés sur la carrosserie, Gorka et Scott terminaient leurs burgers quand une *working girl* à toute épreuve pénétra dans l'immeuble dont Abelin venait de passer le tambour. Le portier échoua à lui claquer les fesses, elle esquaiva l'attaque d'un mouvement de bassin et couvrit ses lèvres d'un index pointé vers le ciel. Elle fit la moue puis finit par lui sourire.

— C'est chaud entre ces deux-là, commenta Scott. Surtout dans l'ascenseur !

— Morgan Court est donc fidèle à sa réputation. Tu connais

l'histoire d'Abelin avec ce building ?

— Pas tout à fait...

— Ado, il est tombé raide dingue de cet immeuble quand qu'il l'a vu dans un film de voyeurisme entre voisins ; sexe, longues vues et caméras de surveillance... Sa première sortie en bande en cachette de notre mère, son film préféré. Il en fantasmait tout, y compris et surtout l'endroit où ça se passait : Morgan Court ! À partir de là ça a été son plus grand rêve : vivre ici, à New York, à Manhattan, à Morgan Court.

Scott balaya toute la hauteur du gratte-ciel. Il eut l'impression de le découvrir pour la première fois, coincé entre l'Église de l'Incarnation fin XIX<sup>e</sup> et un petit immeuble d'habitation quelconque.

— Abelin a fait carton plein ! dit-il. Sauf que nous, on n'a pas de longue-vue.

— Abelin a toujours obtenu tout ce qu'il désirait, à force de courage, de jovialité, de bienveillance. Il a su écrire son histoire. Toujours. Les USA, son incroyable ascension à la Bank of, ses futures fiançailles avec Andréa...

— Je crois qu'on peut dire la même chose de toi, ajouta Scott. Ton futur mariage avec Elle-Ember, mais surtout tes bouquins, n'est-ce pas ? J'ai appris que ton roman *Ma chair et mon sang* avait dépassé les cent mille ventes, c'est fantastique ! Abe m'a montré des vidéos, les séances de dédicace. Très impressionnant ! Il est vraiment fier de toi. Et ce démarrage fulgurant en Asie, c'est dingue, non ?

— Peut-être. Je ne suis pas toujours très sûr de ce que je veux, tu sais, ni de ce que je mérite. Contrairement à Abelin, je n'ai jamais fait le choix de ce qui m'arrive.

Gorka dissimulait mal son inquiétude, il faisait claquer sa langue à son palais – comme un tic –, réajustait sans cesse ses lunettes ou triturait le trou naissant à son genou.

— De toute ma vie, je n'ai jamais vu mon frère dans un tel état. C'est le travail qui merde ?

— Non, Abe adore son job, il a même été promu vendredi dernier, malgré ses écarts de conduite ces derniers mois. Ça fait un petit moment qu'il déraile. Depuis qu'il fait ces allers-retours à Paris.

— Des allers-retours à Paris ?

— La dernière fois, il a profité de l'absence d'Andréa, elle était sur ses fouilles au Pérou, il y a environ six semaines. Je l'ai accompagné à l'aéroport.

— Pour être tout à fait honnête, Scott, je n'étais pas au courant.

— *Oh my God*, j'ai fait une gaffe...

— Pas du tout.

— Il était parti pour une semaine mais il y a finalement passé presque un mois.

Les lèvres de Gorka se plissèrent, il ôta sa cravate dépareillée qu'il glissa dans sa poche et déboutonna le haut de sa chemise auréolée de sueur.

— Tu sais où il logeait ?

— Il m'a parlé d'un ami à vous, celui avec un prénom bizarre, un peu comme le vôtre. Il n'a rien voulu me dire de plus.

— Palti ?

— C'est ça !

— C'est pas basque, c'est juif. Son meilleur ami, un petit voisin, gentil garçon, mauvaises fréquentations. Et avec Andréa ?

— Cette fille a tout pour elle et elle fait tout pour lui. Elle s'absente beaucoup pour ses recherches mais leurs fiançailles, demain, devraient leur faire le plus grand bien. Elle l'adore. Je sais qu'ils ont hâte d'emménager ensemble.

— *Nos fiançailles à nous deux* vont nous faire le plus grand bien !

— C'est vrai ! Deux frères qui se fiancent le même jour avec deux sœurs, *so cute*...

Quand Gorka vit Abelin reparaitre en shorts, claquettes et sac sur le dos, il fit une accolade à Scott : il fallait se dire que tout allait bien.

À Montauk, la tension était déjà redescendue d'un cran.

Gorka avait dégoté une petite location en ligne, pas très loin du phare dont les flashes avaient guidé la Corvette le long de Montauk Highway. L'endroit idéal pour un anniversaire, un enterrement de vie de garçon – ou les deux à la fois –, si l'absence totale d'air

conditionné n'avait fini par donner une ambiance tropicale à la maisonnette remplie à ras bord de plantes vertes.

Quand ils allumèrent le salon, un immense paquet cadeau en forme d'ogive pointait déjà jusqu'au plafond.

— *Happy birthday*, Abe ! lança Gorka.

— Mais ce n'est que demain !

— Fonce !

— Maman dit que ça porte malheur d'ouvrir les cadeaux à l'avance.

— Parce que tu écoutes encore les conseils de... cette femme ?

Puis, comme s'il n'avait rien rajouté pour ne pas troubler la fête, Gorka sortit une bouteille de Dom Pérignon du réfrigérateur.

— Tu ne sais pas que je ne bois plus ? fit Abelin.

— C'est nouveau, ça. Les fêtes de Bayonne, l'été dernier, c'était une autre histoire...

— Tu peux bien faire une exception pour ton anniversaire, dit Scott.

— Oui, c'est nouveau et non je ne peux pas faire d'exception.

Il grimaça, l'air un peu gêné.

— Tu n'es pas quand même pas rentré dans une secte ?

Abelin hoqueta en haussant les épaules, ce n'était pas ce soir que Scott obtiendrait une réponse à sa question stupide. Il saisit le cadeau tendu par son collègue.

De l'emballage doré, il tira un téléphone BlackBerry, dernier modèle sorti avant l'arrêt définitif de la marque.

— Wow ! T'as eu ça où ? Ça va commencer à devenir collector, tu sais.

Gorka fit un clin d'œil à Scott comme pour se féliciter de la joie revenue de son frère. Puis vint le tour du monolithe emballé au centre du salon. Quand il en déchira le papier comme un animal arrache une peau, Abelin fut pris d'un vertige.

— Dingue ! Il n'y a qu'un mec au monde capable de faire ce type de planches. Ne me dis pas que tu l'as fait venir de Biarritz ?

— En effet, du surf sur mesure, spécialement pour toi, et livré *straight from BTZ* !

Abelin caressait la surface de sa nouvelle planche, faisant glisser le

creux de sa main le long de toutes les courbes. Comme un tatouage, une carpe koï rouge vif se contorsionnait sur toute la hauteur du corps de résine. De l'index, Abelin détournait le poisson, ses gestes et ses manières laissant tout entrevoir des fantômes aquatiques qui se jouaient dans sa tête.

— Le motif te plaît ? lui demanda Gorka.

— Exactement ce que je voulais ! Regardez, dit-il en passant sur la terrasse où l'air battait, avec le phare en fond, c'est comme à la maison !

Il prit la pose, enlaçant sa planche, un poing sur la hanche. La lumière tournoyante du phare le frappa en contre-jour, Gorka le prit en photo avec son mobile puis ajouta le cliché en fond d'écran. « Voilà le vrai Abe, dit-il à Scott, le souriant, l'ambitieux, l'optimiste, le vainqueur. »

Abelin posa la planche au sol, aileron en l'air, pour se jeter dans les bras de son frère.

— Je t'aime, tu sais...

C'est à ça que Gorka s'attendait devant la Bank of. Il le serra très fort, s'agrippa à son dos, les yeux clos, comme s'il ne voulait plus le laisser repartir. Il reconnut l'odeur de sa nuque, la respira plus fort encore comme pour éveiller d'autres souvenirs. Vint alors la senteur d'un parfum qu'il ne lui connaissait pas.

À l'horizon commençaient à grésiller les éclairs annoncés quelques heures plus tôt à la radio. Une bourrasque glacée frappa le visage des garçons. L'univers s'était embrasé d'un coup puis éteint aussitôt, suivi d'un boucan de fin du monde.

— Je t'aime tellement, aussi...

Au petit matin, la planche avait disparu. Comme une mue de serpent, l'emballage planait en spirale au-dessus du salon.

Le nouveau téléphone d'Abelin avait subi le même sort que le précédent : fracassé au sol, les lettres de l'alphabet jonchant le parquet comme si on avait renversé une boîte de Scrabble.

« Merde. »

Ouverte sur l'orage et la tempête, la baie vitrée laissait l'eau

tremper le parquet et le vent collait les rideaux aux murs et au plafond. Les plantes vertes avaient valdingué dans tous les sens, il y avait de la terre partout.

Gorka se rua dehors : au loin, l'océan semblait s'être renversé et les nuages dévoraient des vagues furieuses.

Il glissa sur les planches de la terrasse, se rattrapa comme il put à la rambarde. La pluie battait si puissamment qu'elle lui traversait le visage. Il aperçut des empreintes de pas dans le sable mouillé.

Il sauta par-dessus la barrière et se précipita jusqu'au ressac, pataugeant dans la dune devenue une soupe géante.

Gorka chercha du regard la tête d'Abelin, sa planche, un morceau de lui, quelque chose d'une vie au milieu de ce bouillon mortel.

Scott sortit à son tour, il hurlait le nom de Gorka ; Gorka, lui, hurlait le nom de son frère.

De retour de l'État voisin, les valises à la main, Andrea et Elle-Ember sortirent sur la terrasse, souriantes, échevelées, probablement encore un peu saoules. Elles semblaient perdues et ahuries comme au milieu d'un univers où tout aurait été inversé.

Les garçons eurent le regard attiré par quelque chose rejeté par la marée, plus loin, vers la digue. Ils accoururent et firent face à la carpe koï sanguine à qui il manquait la tête. L'autre morceau de la planche fut aussitôt recraché par les vagues.

Les filles étaient finalement arrivées tout près d'eux, impatientes de retrouver leurs hommes, hilares d'être prises dans cette tempête qui ne les effrayait pas. Pour elles c'était comme se jeter sous la douche tout habillées.

Et puis elles virent le corps d'Abelin rendu par les eaux – bleu et disloqué –, la bouche violette pleine de sable, un bras par-dessus le crâne, les yeux blancs.



*PREMIÈRE PARTIE*

PARK CHUL-MOO,  
COMME DU MIEL  
SUR UNE LAME  
DE RASOIR



## Ad nauseam

Depuis le début du printemps, le soleil n'avait pas cessé de battre le visage des élèves par les baies vitrées, leur donnant encore plus envie de fuir.

En ce dernier mois de classe, la cloche tardait toujours à sonner le départ d'une nouvelle vie, mais aujourd'hui les choses étaient un peu différentes : l'immense self-service allait accueillir les quelques centaines d'élèves ayant eu un jour Gorka Etchegaray comme professeur.

Lorsqu'il fit son entrée sur la scène, flanqué d'Elle-Ember, la foule l'acclama. Le batteur du petit groupe de musique derrière eux rythma les applaudissements à la caisse et aux cymbales.

Gorka leva une main pour les saluer. Tous n'étaient qu'amour, sifflets et encouragements.

Après être parvenu à calmer les ardeurs d'un mouvement de bras, le principal de l'établissement se saisit du micro : « Très chers collègues, très chers élèves, un peu de silence, je vous prie. Comme vous le savez, nous sommes réunis en ce jour pour fêter le départ de notre cher Monsieur Etchegaray et de notre lectrice d'anglais préférée, Mademoiselle Elle-Ember McEvoy. « *Fête* » est un mot bien étrange pour qualifier le départ de ceux que nous aimons. Si nous faisons fi de notre égoïsme à vouloir les garder à nos côtés, nous devons nous réjouir, en effet, de l'aventure incroyable qui attend ces deux enseignants hors normes. « *Fête* » car nous célébrons

également aujourd'hui le succès extraordinaire du second roman de Gorka, de Monsieur Etchegaray. En effet, il m'a appris il y a quelques minutes que *Ma chair et mon sang* venait d'atteindre les deux cent dix milles exemplaires vendus ce qui, pour un inconnu, ou une star d'ailleurs, tient du miracle ! Et les ventes ne cessent d'augmenter de jour en jour. Quoi qu'il en soit, je tenais à le remercier d'avoir eu la gentillesse d'être allé aussi loin dans son année scolaire. Et ce malgré les douloureuses épreuves qu'il a eu à traverser, et ses absences répétées qui nous ont cependant permis d'admirer ses aventures télévisuelles sur les plateaux des émissions littéraires. Nous devons à présent consentir à ce qu'il nous délaïsse pour la capitale afin qu'il puisse vivre pleinement sa passion et qu'il assure la très importante promotion pré-estivale de son dernier roman. L'intelligence et la gentillesse de Gorka manqueront aussi bien à ses collègues qu'à ses élèves. »

Des applaudissements convenus suivirent, le tour de Gorka était venu.

Il ne semblait pas décidé à parler, l'air totalement absent. Le trac ? Ou peut-être n'en avait-il tout simplement pas envie. Il rechigna, fit non de la main, un bras coincé sous une aisselle.

Comme un bonhomme sans patience, Elle-Ember ne se fit pas prier pour prendre sa place à la volée. Et à nouveau les encouragements vinrent rebondir aux murs et aux fenêtres.

— Nous avons aussi une autre grande nouvelle à vous annoncer, dit-elle en se raclant la gorge. Comme nous partageons tous ensemble nos joies et nos peines depuis maintenant plusieurs années, je pense que vous serez heureux de l'apprendre : Gorka et moi allons nous marier !

On aurait dit qu'elle se croyait filmée, qu'elle se pensait à la télé pour la remise d'un prix.

Alors que le public hurlait de joie, Gorka cacha son visage derrière ses mains. L'instant lui parut durer des heures. Il se mangeait mécaniquement l'intérieur des joues.

Puis, de façon inattendue, il sortit de sa torpeur : il retira le micro à Elle-Ember. Il baragouina trois phrases polies dans un sourire forcé puis se retira, saisissant fermement sa fiancée par le bras.

Embarrassé par ce départ précipité, le principal tenta de relancer l'ambiance :

— *Let the party begin !*

Ils disparurent en coulisse alors que l'orchestre balançait de la musique country.

— Tu es fou, mais qu'est-ce qui te prend, tu me fais mal ! lança Elle-Ember tout en libérant son bras.

— Non mais tu plaisantes ? Tu ne trouves pas que le « jeune-bouseux-scribouillard-propulsé-meilleur-vendeur-de-l'année-en-quelques-semaines » est suffisamment médiatique et médiatisé comme ça, sans qu'en plus tu donnes notre vie privée en pâture ?

— Mais enfin, il s'agit de tes collègues, de tes élèves ! Tu ne fais jamais face à aucune chaleur humaine, jamais un pas en avant, aucune initiative en direction des autres. Je me demande parfois qui de nous deux est l'homme.

— Ton raisonnement n'a pas de sens et tu ne sais pas quel magazine à la con a pu s'inviter ici.

— Tu es devenu complètement parano.

— Du peu que j'ai vu des plateaux télé et des salons de presse, ils sont prêts à tout pour la moindre petite info un peu choc. Tu veux qu'on parle de leur attitude à la mort d'Abelin ?

La mort d'Abelin, il fallait bien qu'on en parle.

Une saloperie, une véritable saloperie dont on n'avait toujours pas vu la fin.

Il avait fallu appeler l'infirmière familiale à Guétary, depuis Montauk. Elle était venue faire une injection de Tranxène à la mère.

De l'autre côté de l'océan, Scotty avait donné un coup de main à Gorka pour entasser dans des cartons tout ce qui avait appartenu à son frère. Pas le temps de ranger, pas une seconde pour pleurer sur une photo ou vénérer une relique. Le transporteur avait fait un effort surhumain – moyennant finances surhumaines – pour trouver un créneau et tout expédier au plus vite en direction de la maison familiale.

Pire que tout, il avait fallu faire traverser l'Atlantique à ce corps, et le plus rapidement possible, c'était la loi.

L'opération aurait été impossible sans faire appel à une entreprise

de pompes funèbres ultraspécialisée ; une organisation à filer la gerbe : les autorités locales d'état civil avaient été contactées afin que soit délivré un certificat de décès à l'obtention duquel le corps serait envoyé pour être traité par thanatopraxie, condition *sine qua non* pour que la compagnie aérienne acceptât de transporter la dépouille. Transport pour lequel les textes de lois internationaux et locaux insupportablement stricts – spécialement d'un point de vue sanitaire – tenaient lieu de notice d'utilisation, ordonnant que l'on place le cercueil dans une boîte hermétique en métal, soudée à froid.

La pile de documents administratifs et médico-légaux exigés des pays de départ et d'arrivée – dont un fameux laisser-passer mortuaire délivré en plusieurs langues par la France –, finissait de vous assommer à défaut de vous pousser au suicide. Cette dernière chose, il valait mieux l'éviter si on ne voulait pas se retrouver avec le double d'emmerdements – quoiqu'une fois mort, les emmerdements seraient pour la famille.

Du début jusqu'à bien après la fin de ce cirque macabre, tout n'avait été que stipulé, *sine qua non*, strict, ordonné, exigé, imposé... là où n'importe qui aurait eu plutôt besoin d'un peu de compassion.

Bref, à l'inverse de l'entreprise de déménagement, celle des pompes funèbres n'avait pas volé son chèque.

L'enterrement lui-même avait été une véritable purge. Le corps serti dans le métal ne pouvait pas être exposé aux badauds. Le cercueil d'acier avait tout de même été livré à la vue de tous, sur le lit d'Abelin, au milieu de ses nounours d'enfance et des posters d'adolescents de sa petite chambre. Gorka s'était mordu la lèvre pour ne pas vomir.

D'un dernier regard posé sur Abelin, on ne retiendrait que la froideur et les angles durs d'une boîte Tupperware en fer poli.

Beaucoup trop de monde garderait cette image de lui : une poignée de paparazzis qui étaient parvenus à salement se glisser dans la chambre mortuaire – apparemment venus de Chine ou du Japon, où les traductions des romans de Gorka faisaient un carton phénoménal –, certains collègues du lycée et quelques élèves, mais surtout des centaines d'inconnus qui squattaient la maison pendant des heures, prétendant avoir passé d'inoubliables moments en

compagnie du défunt.

Devant tous – et surtout devant sa future femme – la mère des garçons avait reproché à Gorka l'achat de la planche de surf, l'accusant ainsi plus ou moins indirectement du meurtre de son frère tout en en profitant pour régler ses comptes au passage : elle avait honte de ce qu'il écrivait. En bons chrétiens, ils ne l'avaient pas élevé comme cela, il faisait honte à la famille.

— Papa, dis quelque chose, avait supplié Gorka.

— Ne dis pas « papa », c'est ton « père » ! avait-elle alors balancé à la place du patriarche. Ne dis pas « papa », tu n'as plus quatre ans.

Gorka n'avait pas osé lui renvoyer qu'elle perdait aujourd'hui définitivement deux fils, et qu'elle ne reverrait plus ni l'un, ni l'autre.

Puis elle s'était tétanisée, comme frappée à la masse. Une seconde injection de Tranxène. Tout s'était déroulé sous le regard du père, toujours absent, toujours muet.

On avait traîné Andrea, la petite amie d'Abelin, depuis les États-Unis jusqu'au Pays Basque : le sosie de Sharon Stone au début de sa carrière, mais défoncée aux médocs et quinze kilos en moins. Depuis la mort de son fiancé, elle tenait debout on ne sait trop comment, peut-être grâce à ses parents et à sa sœur qui l'avaient sortie pour l'occasion de la cure de repos qu'elle suivait dans un hôpital psychiatrique de Stamford, Connecticut. Tout ce trajet pour ça : une boîte métallique et une brochette de gens sans intérêt venus pleurer dans l'espoir de s'extraire de leur vie ennuyeuse à mourir. Les fleurs et les couronnes qui dégueulaient de la maison, une belle-mère hystérique quand elle n'était pas shootée. Vu l'état d'Andréa, il fallait être taré pour lui faire subir tout ça.

Le village entier avait défilé – plus les clients de l'auberge d'Espelette, propriété de l'honorable famille depuis des générations –, tous si heureux de donner la réplique dont chacun avait la certitude d'être l'auteur original : « Il est parti trop tôt ». Et autant d'embrassades, de mains à serrer et plus encore de gens qui voulaient voir l'aîné, vous savez, celui qui passe à la télé !

C'était déjà loin et pourtant Gorka sentait encore l'odeur des autres sur lui. Et il essuya ses doigts sur son pantalon.

Pire que tout – inimaginable –, à peine quatre heures après

l'enterrement, il avait dû passer au 20 heures de TF1 pour assurer le service après-vente du bouquin phénomènes. Impossible de décommander.

Au téléphone, son attachée de presse avait été intraitable et on l'entendait sourire de toutes ses dents à l'autre bout du fil : « L'acteur Roland Giraud est monté sur scène le soir même du meurtre de sa fille, *the show must go on* ! Les paparazzis chinois devant le cercueil ? Tu veux qu'on parle de la mort du fils de Romy Schneider ? » La salope...

Gorka avait trouvé ça parfaitement dégueulasse, ça lui aurait même coupé toute envie de vomir. Une fois encore, il s'était tu – là non plus, il n'avait pas osé. Assommé tout au long de la journée par une espèce d'apesanteur en sens inverse, il avait eu les orteils au niveau des yeux.

« *The show must go on* ! », cette putain d'injonction méphitique avait dû être implantée dans le cerveau de toutes les vedettes du star-system comme une micro-puce qui délivrerait le message au moindre drame. Mais bon, ni les comédiens de sitcoms, ni les participants de concours de chant télévisés, ni même les écrivains dans son genre n'avaient pour vocation d'élever ou de sauver les âmes – et surtout pas via la première chaîne de télévision française : Gorka savait que la main droite du diable n'était plus le flingue, mais la télécommande. L'enfer au bout des doigts, le démon face à soi, en mode *full HD*.

Il avait donc été interviewé, le jour de l'enterrement de son frère. Et même si on avait convenu que la mort épouvantable d'Abelin ne serait pas abordée, l'attachée de presse – salope... – avait autorisé la journaliste à poser la question.

Alors, il avait répondu, sobre bien sûr, d'une dignité exemplaire. À la sortie du plateau, la salope l'avait trouvé admirable – lui d'habitude si fade devant les caméras.

Le lendemain, tous ses bouquins avaient fait exploser le chiffre d'affaire de toutes les librairies de l'hexagone, de tous les sites de vente en ligne.

Et puis soudain, la musique country et la voix d'Elle-Ember :

— Les vices et les clichés sur les milieux branchés de la capitale,

je t'en prie, Gorka, c'est insupportable. Si tu écrivais des romans à l'eau de rose, tu n'aurais pas ce genre de problèmes. Avec le talent que tu as, cela se vendrait tout aussi bien que tes drames pervers et pornographiques qui n'attirent que les mouches ! Et cela éveillerait sûrement moins la curiosité des journalistes et la suspicion de mon père. Et puis cette manie que tu as de toujours dire la vérité en interview.

« *Des romans à l'eau de rose, quelle conne !* » Merde, se rendre compte qu'elle était conne à quelques semaines de leur mariage... Il lui répondit aussi sec :

— Pour commencer, sache que le paternalisme de ton père me donne des envies de meurtre. Les pudibonderies des gens de Darien, je n'en peux plus. Paris, c'est pas *Le Village des petits malins*. Et figure-toi que c'est ce qui attire les mouches qui te paye tes robes et tes yaourts. C'est le genre de truc que je ne peux plus entendre : que l'on reproche à un auteur d'être trop à vif. Je préférerais qu'on se retrouve à la maison, *if you don't mind*.

Il était pâle, ses maxillaires formaient deux barres transversales dans ses joues, on aurait dit une tête de robot.

Il y était allé tout de même un peu fort – et voilà, on y était : il se sentait coupable. Il faillit même lui caresser la joue. Impossible pour lui d'aller au bout de ce genre de choses.

Elle ne répondit rien sur les robes et les yaourts. Ils étaient à bout, mais comme toujours, croyant bien faire – un peu comme une mère –, elle chercha à légayer et lui proposa de danser.

— Excuse-moi, dit-il, mais j'ai eu ma dose d'exhibitionnisme pour cette année.

— Parce que tu comptes faire la promotion de tes bouquins depuis une grotte du Larzac ?

Non, décidément, elle ne savait plus se taire. Elle ignorait probablement même ce qu'était le Larzac, elle répétait connement ce qu'elle avait entendu à la télé.

Gorka remplit ses poumons pour mieux soupirer et se prit le visage dans les mains. On le couronnait toujours roi du *self-control* : son seuil de tolérance à la bêtise humaine était assez phénoménal et relevait sans doute d'une sociopathie inconsciente, c'est comme ça